

L'image envoûtante

L'analyse rêve-éveillé a comme originalité de se centrer sur les images mentales et de travailler à partir d'elles. Elle utilise des scénarios d'images qui sont produits en séance et sont construits comme des rêves du sommeil, mais sans dormir, d'où leur nom de rêve-éveillé. Il reste à déterminer le statut de l'image mentale et celui du processus de la pensée imagée. On a là un mode particulier d'accès à l'imaginaire et à l'inconscient. Nous sommes habités par tout un monde d'images qui proviennent du mode de fonctionnement de l'inconscient, qui ne raisonne pas et représente les affects par des images. Ce monde s'étage depuis le conscient, avec les fantaisies diurnes ou Tagtraum, jusqu'aux images centrales inconscientes, les fantasmes. La détermination du statut de l'image et de l'inconscient passe donc par l'élucidation préalable des fantasmes.

Le fantasme

On peut considérer les fantasmes comme les axes d'organisation de l'imaginaire. Ce sont des images envoûtantes avec une charge émotionnelle intense, liées à un comportement et correspondant au noyau central de la névrose. Freud commence à parler des fantasmes dans ses lettres à Fliess de 1897 : les fantasmes hystériques se sont établis dès l'âge de 6 mois, ils « se produisent par une combinaison inconsciente de choses vécues et de choses entendues, suivant certaines tendances. Ces tendances visent à rendre inaccessibles les souvenirs qui ont pu ou pourraient donner naissance aux symptômes ». Ils proviennent donc de choses vues ou entendues, mais comprises seulement bien plus tard. Ce n'est qu'avec l'aide de l'analyste, qui « réduit » le fantasme, que le sujet peut traverser l'écran pour accéder au souvenir réel, jusque-là inaccessible. Le fantasme, en tant qu'il est écran au réel et brouillage par sa structure combinatoire et anagrammatique, s'oppose au symptôme qui, lui, est une traduction directe, un « témoignage », ou relique du réel.

Dans l'interprétation des rêves, Freud étudie la parenté des rêves du sommeil et des fantasmes : « Nos songes nocturnes, eux-mêmes, ne sont rien d'autre que des fantasmes, ainsi que nous pouvons le rendre évident par l'interprétation des rêves... Lorsqu'il fut devenu possible à la science d'élucider la déformation des rêves, il devint facile de voir que les rêves nocturnes ne sont que des réalisations de désirs au même titre que les rêves diurnes, ces fantasmes que nous connaissons tous si bien. » C'est une notion sur laquelle il reviendra désormais pour justifier le nom même de rêves diurnes (Tagtraum) par cette parenté : « Nous savons que ces Tagtraum forment le noyau et le prototype des rêves nocturnes : un rêve nocturne n'est, au fond, pas autre chose que le Tagtraum rendu plus souple grâce à la liberté nocturne des tendances, déformé par l'aspect nocturne de l'activité psychique » (Introduction à la psychanalyse, 1917, p. 351). (Nous donnons le terme allemand employé par Freud, car il est parfois traduit par « rêve éveillé », ce qui est bien inexact et source de confusion, alors que la traduction est bien évidemment « rêverie diurne »).

Freud a distingué les fantasmes qui se forment dans le système conscient et qui sont soumis aux élaborations des processus secondaires, de ceux qui par le refoulement vont entrer dans le système inconscient et seront donc soumis aux processus primaires. Ces fantasmes sont des satisfactions de désir, issus de la privation et de la nostalgie et, s'ils sont les noyaux des rêves nocturnes, ils sont aussi à l'origine des symptômes hystériques par conversion somatique, et à la source de l'art. L'artiste excelle à rendre son fantasme visible en atténuant au moyen de

changements et de voiles son caractère égoïste pour le parer de tous les prestiges de l'art afin de procurer un plaisir esthétique partageable. (Voir le vautour retrouvé dans le tableau de Sainte-Anne de Léonard de Vinci). Ses successeurs vont mettre l'accent sur le caractère décevant et trompeur de cette satisfaction illusoire de l'image. On peut donc définir le fantasme comme un anticorps qui peut devenir un poison. Son aspect positif est dans sa satisfaction imagée : un scénario peu dangereux est mis à la place d'un acte qui serait tragique. Il est la mise à l'abri d'un acting out et permet l'élimination de certaines angoisses en favorisant la décharge instinctuelle. La compensation imaginaire, en procurant du plaisir, permet de contourner des interdits. Mais cette satisfaction reste décevante, car non réelle, et se découvre finalement comme illusoire. Comme l'écrit Lacan, le fantasme est le système qui rend compte de la faille dans laquelle se glisse le manque et cherche à le combler, toujours en vain. Pire, le sujet finit par découvrir que cette illustration de ce qui l'accable devient un parasite qui le possède. On a pu voir dans le fantasme le correspondant imagé de l'engramme. Il tire sa force extraordinaire de l'accumulation de la libido à travers les frustrations. Poursuivant son existence dans l'inconscient, il y prolifère, s'y organise et se complique. Cette image envoûtante finit par acquérir un embryon de vie autonome et évolue selon sa propre vie. C'est alors qu'il est bien le parasite qui possède le sujet et en devient le poison.

Les scénarios imagés du rêve-éveillé sont donc parfaitement adaptés pour le représenter, l'inclure et le faire évoluer. Les prises de sens successives vont permettre de le désintriquer, puis de le métaboliser. Le fantasme est en effet imbibé de compulsion de répétition, il revient de lui-même par sa propre force et se reproduit exactement identique à lui-même. L'insertion dans une série d'images en mouvement va lui permettre de changer en se libérant de la répétition mortifère. Le repérage de ces images envoûtantes se fait par le retour cyclique de ces signifiants répétitifs tout au long d'une cure. Il s'agit de les reconnaître sous leurs différentes variantes. C'est ce qu'avait déjà découvert Robert Desoille : «Si cette image est représentative d'un choc émotif pouvant jouer un rôle dans les troubles psychiques, elle tend à réapparaître avec des variantes, soit au cours d'une même séance, soit au cours des séances suivantes»(1, p. 178). Il écrit bien «avec des variantes», ce qui est l'essentiel.

Pour mieux comprendre ce dont il s'agit, nous allons étudier trois vignettes issues de cas cliniques rencontrés dans les cures rêve-éveillé. Nous pourrions alors poser les problèmes cliniques et théoriques que soulève cette répétition évolutive d'une même image envoûtante. Dans ces trois cures, il s'agit de séries de rêves du sommeil qui ont présenté la même image envoûtante tout au long d'un processus thérapeutique qui s'est installé de lui-même.

Les serpents de l'impératrice

1. Septembre. «Au bord de la mer dans l'herbe, il y a une vipère rouge, un aspic rouge piment, c'est mortel». L'association libre du sujet, une femme de 50 ans, lui fait évoquer son père qui est parti avec une maîtresse, lorsqu'elle avait 6 ans, et les a laissées dans la misère ; elle couchait dans un grenier sur du carton et mangeait des haricots secs sur du pain.

2. Novembre. «Un serpent, entouré autour d'un chat, l'étouffe». On peut y voir l'étranglement de sa féminité par identification à ce père haï et adoré.

3. Décembre. «Un homme est malade dans un lit, on lui apporte une enveloppe et un serpent est caché dedans. Il ne l'a pas encore piqué. Et ce serpent on le cherchait partout». Ce rêve du sommeil sera continué en rêve-éveillé, où elle cherchera à charmer ce serpent par de la musique, car il n'est pas à tuer, mais à apprivoiser.

4. Janvier. «Un homme était dans ma voiture. J'allais monter, je lui dis: "Où est le serpent que vous avez?" Il répond qu'il est parti. Je retourne le siège et il est là, gros. L'homme le prend

avec une pince et me le tend, déjà gros comme le poignet. Je l'ai agrippé au cou et lui ai coupé la tête. Mes mains entraient dans des tripailles de poisson. Ce n'était pas si terrible que cela». Cette dernière remarque, à travers la castration, montre que la charge anxieuse de l'image diminue et que le sujet commence à s'y habituer et peut affronter ce qui la terrorisait.

5. Février. «Par terre il y a un oeuf d'oiseau. Une femme se baisse pour le ramasser, je lui crie: "Ne le touchez pas, il y a un serpent dedans." Elle le casse et il en sort un serpent. Il est rose avec des fleurs peintes sur le dos. Il va courir partout. Je le jette par la fenêtre que je ferme». Un serpent rose doit certainement être moins dangereux qu'un rouge piment. L'image s'enrichit de l'évocation de l'enfantement, et le sujet associe sur le fait qu'elle n'a jamais pu avoir d'enfant, ce qui ne lui a pas trop manqué.

6. Novembre. «Mon père et ma mère sont dans une pièce, arrive un serpent, c'est un crotale. Mon père prend un parapluie et le tue. Et dans une autre pièce, il y en avait partout, il en sortait de tous les coins. Mon père et ma mère sont dans un lit et me disent que là il n'y en a pas. Mais deux chats en sortent un énorme d'un panier, un boa avachi. Je sors en tirant la porte». Puis l'inconscient du sujet passe à la cause originaire de l'enfantement. Certains pourraient voir là une scène primitive, mais le boa est bien avachi.

7. Mars. «Un serpent court dans la maison. Je lui coupe la tête, il court toujours et va derrière des cartons. Un homme arrive, l'attrape par la queue et le lance. C'est dégoûtant». Ce qui est dégoûtant pour l'impératrice, ce sont ses rapports sexuels, qu'elle a espacés le plus possible toute sa vie et après lesquels elle prenait toujours une douche en se frictionnant soigneusement.

8. Novembre. «Dans un bocal plein d'eau-de-vie il y avait un serpent. Je l'attrape dans la main. Il est beau, je le montre à un homme et le remets dans le bocal. Et l'homme me dit: "Espèce de salope, tu n'as qu'à le donner à bouffer au chat."» La question est donc bien de savoir qui a le phallus et ce qu'on doit en faire.

9. Janvier. «J'ai un petit serpent blanc dans la gorge et je dois l'avalier. C'est horrible. Une femme me dit que dans la boîte il y a un petit serpent noir coupé en deux. Elle veut le prendre et il la pique au pouce. Je le jette». Cette fois a dû être la bonne, car le serpent ne réapparaîtra plus jusqu'à la fin de la cure. Elle a enfin avalé et digéré ce qui lui faisait si peur.

Le rat de Marcel

1. Juin. «J'ai une souris dans le dos à droite au-dessus de la taille qui me grignote». Marcel est un homme d'environ 40 ans qui vient pour des obsessions homosexuelles. Il a des lectures psychanalytiques et associe tout de suite sur l'homme aux rats de Freud, tout en niant qu'il puisse s'agir d'une sodomisation par le père.

2. Juin. «Il y a un nid de souris avec deux petites souris sur une table. En bas une jeune chatte miaule et les sent, mais ne peut pas monter. Je bondis sur la table et y marche. Une femme met une souris derrière la queue de la chatte qui la mange.» Après l'attaque, le combat est maintenant engagé et l'inconscient de Marcel sait trouver des aides dans la féminité.

3. Septembre. «Je suis au lit, mais dans le mur des souris travaillent. Je tape constamment pour les faire taire, mais elles ont déjà fait un trou.» L'inconscient de Marcel a donc bien enregistré qu'il était en position allongée, mais ne pouvait arrêter le travail de sape.

4. Septembre. «Un rat dans une poche de tuyau en étoffe grimpe avec effort en remontant et arrive à y entrer. Il était avant dans une table où tout était entassé. Je feuillette un cahier jauni par son pipi et le lâche avec horreur.» Le passage des souris au rat montre bien que l'objet interne persécuteur est plus important que l'on n'avait cru, car il perturbe tout acte sexuel.

5. Décembre. «Je nettoie un grenier où des gens vont habiter deux chambres. J'espère qu'elles seront nettoyées et qu'il n'y aura pas de souris. J'en vois une. Je fais vibrer le plancher et elles sortent de tous les côtés. Je les vois courir en ligne droite et sans danger. Et les chattes arrivent, les poursuivent et les attrapent.» L'atténuation du complexe de castration permet de nettoyer les

abords de ce qu'il y a de plus dangereux.

6. Décembre. «Je passe devant les cages de rats, certains sont naturalisés. Il y a des tas de cages. J'en suis très affecté et passe avec horreur. Puis je vois un chien et un drôle de chat avec une oreille qui tombe et l'oeil à demi fermé.» Il associe sur un magasin dont il évite de regarder la vitrine, car il y a des rats empaillés.

7. Février. «Je vois arriver un rat et un chien qui courent en ligne droite, chacun comme sur un rail, rampant à ras de terre et tout mouillés. Je m'écarte pour les laisser passer et les voit de dos. Ils sont bien fatigués, le chien tousse sans arrêt et a des râles terribles dans la respiration. Il a dû vouloir attaquer le rat dans l'eau du fleuve et être à moitié noyé par lui. Le rat est gros, mais le chien encore plus. Mais le rat est moins amoché et fatigué, car il était plus à l'aise dans le milieu aquatique. Cela me brise le coeur d'entendre ce râle de souffrance du chien. C'est ma souffrance. Quel courage, qu'est-ce qu'il peine à être confronté à ce rat dégoûtant!» Nous sommes là au sommet de l'angoisse. De quels objets internes ces deux images animales sont-elles les représentants ?

8. Mars. «Je vois un immeuble plein de blé et les rats en mangent une bonne partie. Ils se sont multipliés et il n'y a plus de grains. Je vois deux ou trois rats dans le coin droit d'une pièce qui est envahie de grignotements. Après il n'y aura plus rien et les derniers disparaissent et l'activité se fera autrement et ailleurs.» La diminution est notable et va aller en s'accroissant.

9. Mars. «La petite souris est dans un tube et je souffle dedans pour la faire sortir. Puis elle sort et il n'y a pas de raison d'avoir peur, elle est toute petite et molle. Elle avance avec peine sur quelques décimètres, sans sa coquille.» Le sujet devient actif dans son rêve et se rassure.

10. Avril. «A travers une fenêtre un homme me présente un crapaud qui tient dans sa bouche une souris. Le crapaud tombe de l'appui de la fenêtre sur le sol et semble venir vers moi, ce qui me fait peur. Puis il s'en va sous le mur de la fenêtre. Tout est bien, j'en suis rassuré.» Faut-il voir dans ce crapaud une image maternelle qui contrebalance le nocif ?

11. Mai. «Je revois le rat sans le voir, il passe sous un tapis. Je suis avec une femme et lui montre ce passage de gauche à droite. Puis il sort dans une cour avec un autre, plus petit, sa femelle. Un jeune les a ramassés et mis dans sa poche ou les tient à la main. Il veut me faire une farce et me les montrer. Je le sais et l'avertis de faire bien attention, car je vais cogner. Il le fait quand même, mais ce sont deux petits chats bien mignons.» Sous le tapis les objets internes s'évacuent de l'inconscient.

12. Août. «Un rat des champs glisse sous la paille d'un champ de blé, invisible et il est pourchassé par quatre bêtes, la quatrième étant un loup-renard». La chasse est maintenant lancée et pendant les quatre ans qui suivront, l'image envoûtante du rat n'est plus jamais réapparue.

La chenille de Nicole

Nicole est une enseignante de 50 ans qui s'occupe d'enfants inadaptés. Elle vient pour des cauchemars répétitifs qui la réveillent pleine de terreur et l'esprit confus. Mais elle ne se souvient jamais de ce dont elle venait de rêver et qui l'avait fait hurler.

1. Août. «Sur ma couverture une grande chenille verte s'approche et je suis paralysée de terreur.» Les associations libres l'amènent à une méningite qu'elle a eue à l'âge de sept ans et aux migraines terribles qu'elle en a gardées. Peut-être ce rêve nous dévoile-t-il son image cauchemardesque ?

2. Décembre. «Autour d'une table des serveurs posent des coupes de champagnes et sur le plateau de verre il y a une chenille. Je ne la vois pas heureusement, car je serais morte sur place. Elle est grise et grande de cinq centimètres.» Comment fait-on pour savoir sans voir ?

3. Janvier. «Dans un jardin en terrasse, il y a un monticule de chaises entassées et dessous comme une pieuvre sans tentacules. Une bête méchante qui avance Comme des chenilles pour

faire du mal. Horrifiée, je ferme les portes.» Cet objet protéen doit être bien étrange pour passer de la chenille à la pieuvre sans tentacules.

4. Janvier. «Dans une forêt nous sommes obligés de marcher courbés presque à quatre pattes et le sentier est jonché de chenilles, des petites que je pouvais regarder.» Jusqu'où ne faut-il pas aller pour s'obliger à regarder en face ce qu'on ne voulait pas voir ?

5. Février. «Ma fille est là, je suis dans mon lit, sur le mur j'aperçois une grande chenille, poilue et marron. Je suis effrayée, mais ne crie pas. "Tu vois, j'en ai encore peur"; dis-je à ma fille. Elle la prend dans ses mains et l'approche de moi à distance. Je vois la bête se tortiller. Elle la jette par la fenêtre ouverte. Elle est venue par là. Elle ferme la fenêtre. Je regarde partout. Une plus petite par terre se confond avec la couleur du sol. Je la désigne. Elle a du mal à la discerner et l'enlève.» Là aussi le sujet trouve de l'aide dans une instance plus jeune, qui fait le travail à sa place.

6. Février. «Maman donne à ses enfants des chenilles pour jouer. Elle m'en montre une grande blanche poilue, je n'en avais jamais vu une comme cela. C'est l'horreur. Je me détourne en criant: "NON, je ne veux pas voir."» Nicole rapporte un second rêve du sommeil où elle a vu un couple faire l'amour. Cela devient trop clair. Elle reconnaît qu'elle a couché dans la chambre de ses parents jusqu'à douze ans et que la méningite s'est déclarée un soir dans son lit quand elle avait sept ans.

7. Avril. «Je marche vite avec une valise sur le sentier des douaniers. Je saisis une branche et il reste collé de la mousse et une chenille desséchée. Ce n'est pas agréable, mais c'est sans répugnance.» L'image pathogène, représentant du trauma, vient d'être tuée par la prise de sens des terreurs enfantines et l'inconscient l'a enregistré.

8. Juin. «Au jardin quelqu'un me fait observer une plate-bande avec de mauvaises herbes et me fait observer qu'une façon de les faire disparaître est d'y mettre des chenilles comme celles rayées marron et jaune qui sont sur une autre plate-bande. Je les vois, pas très grosses, de deux centimètres. Je préférerais de plus petites et de plus fines. C'est une épreuve, car mes yeux tombent sur les plus grosses. Je finis par en trouver trois fines comme des vers. Je ne les touche pas et coupe les tiges des plantes où elles sont pour les transporter sur la plate-bande.» La patiente collabore au traitement, avec réticence et précaution, mais quelque chose s'est déplacé dans l'inconscient.

9. Octobre. «Dans la chambre de ma marraine, elle entre avec un bouquet de fleurs et ne sachant où les mettre dans le désordre, elle les met sur le lit. Je l'enlève pour me coucher. J'ai l'impression qu'il y a une chenille dans le lit. Je suis par terre, crie et allume. Je ne vois rien sinon du sang. J'ai dû l'écraser avec une partie de mon corps. Je suis horrifiée si c'est avec mon bras droit.» C'est enfin elle-même qui a détruit l'objet pathogène, avec ce bras droit qui lui a si souvent servi.

10. Janvier. «Une chenille est accouplée à un animal innommable : un tube ou un long cylindre qui flotte dans l'eau. Quelqu'un me la montre. Cela bouge séparément et la chenille essaie de passer dessus sans y arriver.» La patiente note que ce rêve a été sans horreur et n'a pas de mal à reconnaître un fantasme de scène primitive. Les cauchemars se sont espacés dès qu'elle a pu en garder des souvenirs qui tournaient autour d'images d'un homme s'approchant de son lit.

L'inconscient créatif et thérapeutique

Que peuvent nous apprendre ces trois séries de rêves du sommeil ? D'abord, ils surviennent de façon irrégulière : 9 en trois ans, 12 en 14 mois, 10 en 18 mois. L'on ne peut que s'interroger sur la direction et le sens de cette continuité de ces séries qui désamorcent la charge pathogène d'une image. L'homogénéité de ces trois cas cliniques vient de ce que chaque fois il s'agit du sexe du père, de son intrusion, et du viol par le père. Mais ce fantasme renvoie au phallus et à tout ce qu'il supporte d'autorité et de suprématie, car le phallus est le signifiant fondamental de

l'inconscient qui donne la raison du désir. Le processus thérapeutique se fait par la dédramatisation et le passage de l'imaginaire au symbolique avec la libération du désir de l'autre et la découverte que le passage s'est fait de l'ordre de l'avoir à celui de l'être. Certains ont pu autrefois nommer «signifiants clignotants» ce retour des images. C'est une appellation inexacte et une mauvaise appréhension du phénomène, car un clignotant se répète semblable à lui-même, alors que ces images évoluent et réapparaissent au fil des séances avec des variantes, comme le notait déjà Desoille en 1938. Il vaut donc mieux les appeler des images évolutives ou parler de l'évolution d'une image envoûtante. Et nous sommes maintenant capables de déterminer les modalités et le sens de ces variations.

La désintrinsication de l'image envoûtante s'opère par sa mise en mouvement. C'est la constante prise de conscience de ses signifiants qui la fait bouger jusqu'à ce que se révèle le signifiant clé (Widlocher, 1981). L'image de départ est chargée de sens, car elle est surdéterminée. Elle se transforme avec le devenir des pulsions et des objets internes (le rat devient une souris et la chenille se dessèche). Par la découverte des signifiants associés elle devient une image carrefour (le serpent n'est plus le seul sexe du père pour devenir celui du mari, de l'amant, de tout homme et même celui de la patiente). Dans d'autres cas a pu apparaître une image mutative (un oeil de verre devenant un petit lapin blanc) pour déboucher sur une image prospective, qui engage une dynamique nouvelle et oriente vers un avenir (une plante qui pousse, ou, pour l'impératrice, l'image de l'arbre qui va grandir, dans une autre série de rêves). Le devenir d'une image n'est donc pas celui d'une lumière qui clignote, mais celui d'une plante qui se développe, croît et meurt pour laisser la place à une autre. L'art du jardinier, qui est d'éliminer les mauvaises herbes pour faire pousser les fleurs et les fruits, peut servir de modèle à celui de l'analyste.

L'interrogation la plus percutante est pour nous dans la nature de l'inconscient révélé par l'induction d'une série de rêves thérapeutiques. Quel est l'inconscient qui est à l'oeuvre en ce cas? On ne pense en général qu'à l'inconscient refoulé, à ce dépotoir où s'entassent le non-perçu, l'oublié et le refoulé dans une fosse aux serpents où luttent les pulsions somatopsychiques. Il est vrai que c'est celui dont a le plus parlé Freud. Mais il a écrit et répété que l'inconscient était l'état originaire de l'esprit et qu'à côté de cet inconscient refoulé existait aussi un inconscient primitif (GrundUnbewuste), sans parler de l'inconscient collectif qu'il n'a jamais renié. Par la suite divers auteurs ont étudié cet inconscient primitif.

Dejours (1986) a présenté une troisième topique fondée sur le clivage entre l'inconscient refoulé et l'inconscient primitif. Le premier fonctionne dans le respect de la castration et de la réalité, avec des représentations dans le préconscient. Le second vit dans le déni de la castration, à l'abri de la réalité, et reste non représenté par définition. Cet inconscient primitif serait constitué, pour lui, par ce qui n'a pas été refoulé et par les forces instinctuelles héritées de la phylogénèse.

Wilber (1984) distingue cinq types d'inconscient. L'inconscient fondement (ground-unconscious) est l'ensemble des structures profondes, prêtes à émerger, que possède le fœtus. L'inconscient archaïque (archaicunconscious) est l'héritage phylogénétique commun. L'inconscient submergent (embeded-unconscious) est la partie du moi non refoulée ainsi que le surmoi refoulant. L'inconscient émergent (emergent-unconscious) est l'ensemble des structures profondes qui n'ont pas encore émergé, il représente le futur de l'humanité, alors que l'inconscient archaïque correspond à son passé.

La pratique de la cure nous fait reconnaître l'existence de deux types, au moins, d'inconscient: le refoulé et le créatif. Dans la première partie de la cure, on a surtout à faire à l'inconscient refoulé. C'est le lieu de tout ce qui n'a pas été perçu consciemment, a été oublié ou refoulé. Il est le siège des pulsions égoïstes, sexuelles, agressives et de la pulsion de mort. C'est à lui qu'il va

falloir apprendre à tenir compte de la réalité, du temps, du calcul, de la loi et de toute l'oeuvre de la civilisation humaine. Mais au cours de la cure commence à apparaître un second inconscient, qui n'est plus refoulé ni négatif. Il devient la base du processus thérapeutique qu'il sous-tend et soutient. Il comprend toutes les pulsions altruistes de vie et d'amour.

On peut considérer que cet inconscient créatif appartient à l'inconscient primitif que le foetus reçoit avec la vie. On admet alors que l'enfant n'a pas que des tendances du mal et n'est pas qu'un être méchant et pervers qu'il faut civiliser. On ne croit plus beaucoup maintenant aux pervers constitutionnels, qui se sont révélés n'être que des pervers précoces. On voit plutôt l'enfant partagé entre des tendances négatives et des tendances positives qui sont la force de croissance, d'attachement, d'exploration et d'amour sans lesquelles il ne pourrait pas vivre. Il a dès l'origine le sens de toutes les valeurs : le juste, le vrai, le beau, le bien... Effectivement, bien des comportements spontanés de l'enfant ne sont pas le résultat d'un dressage ou d'une éducation. Les sens du juste et du vrai sont les plus précoces, suivis par celui du beau. On n'a pas besoin de les lui apprendre. L'exclamation enfantine «Ce n'est pas juste !» apparaît spontanément lorsqu'il est victime d'une injustice, sans qu'on le lui ait appris ; on ne peut que le cultiver en lui enseignant à reconnaître aussi l'injustice qu'il pratique. De même il n'existe pas d'éducation de la vérité, de la franchise et de la sincérité, le petit enfant les possède spontanément. C'est peu à peu, à l'exemple des adultes, qu'il va apprendre le mensonge, la dissimulation et le fait que toute vérité n'est pas bonne à dire. On l'éduquera aussi socialement à aimer les beautés de sa culture, mais on ne lui donnera pas le besoin du beau, qu'il porte en lui, comme celui de l'idéal, du bien et de la transcendance. Sur ce dernier thème il pose de lui-même bien des questions déroutantes auxquelles les parents et les éducateurs répondent tant bien que mal, selon leurs propres convictions.

Peut-on, avec Michèle Montrelay (1986), parler du double statut flottant et fragmentaire de l'inconscient ? Ce n'est pas seulement le «réservoir où tournoient, retenus prisonniers, des fragments de notre passé», c'est aussi ce qui aide l'invention-crédation indispensable du présent et cela «s'effectue avec des mots et des images qui entretiennent une relation réciproque et circulaire». Le rôle des images est central dans l'inconscient. «Les fantasmes sexuels consistent à organiser des scénarios qui transforment en jouissance les messages ancestraux, les "brûlant" en quelque sorte, avant qu'ils ne se signifient.» Ne pouvons-nous pas penser que justement cette action thérapeutique est amplifiée par l'utilisation des rêves-éveillés dans l'analyse ? C'est quand même bien l'inconscient qui produit ces séries de rêves qui ont une action thérapeutique. Ils ne sont absolument pas conscients chez le patient. Et l'on ne peut pas attribuer cela à l'inconscient refoulé. L'analyste ne les repère souvent qu'au cours de leur répétition et parfois même qu'à la fin d'une cure, ou en la relisant. Chaque étape peut être séparée par plusieurs séances vides de manifestation et pourtant le processus continue son action de façon latente.

Ce processus thérapeutique inconscient relève d'un inconscient créatif qu'il reste à caractériser. Il contient les forces de vie et le processus de réalisation de son être par lequel tout être cherche à s'actualiser en réduisant les tensions avec son milieu. Tout part de cette pulsion de réalisation qui pousse un être à actualiser ses potentialités vers son complet épanouissement. Toute entrave à cette pulsion s'accompagne d'un repli des forces de vie menant à la névrose, au désespoir et à la dépression. L'inconscient créatif participe à leur réveil par cette transformation des images anxiogènes. Il permet par là de franchir une étape, de sortir d'un blocage ou d'une fixation, qu'il s'agisse de l'identification à la mère, du franchissement des stades de la libido, de la résolution de l'oedipe ou de la sortie du complexe de castration... L'important est que cette évolution ait un sens marqué par cette série de rêves.

De cette étude on peut tirer des conclusions méthodologiques et théoriques. D'abord on ne peut

qu'insister sur l'importance de ces séries de rêves qui s'établissent spontanément chez bien des patients. Leur action thérapeutique est incontestable en rendant manifeste le processus réducteur de l'image envoûtante. Ils peuvent, bien entendu, s'installer aussi bien dans les rêves éveillés que dans les rêves du sommeil. Méthodologiquement, tout analyste à intérêt à en être averti de façon à pouvoir les repérer désormais chez ses patients. Au lieu de les découvrir à la relecture de ses cures, il pourra, s'il y est sensibilisé, reconnaître dès le début l'établissement de cette série. Par là il sera renseigné sur le devenir des objets internes. L'essentiel se situe dans la découverte des signifiants associés qu'elle condense. C'est la prise de sens progressive dans toute cette image surdéterminée qui la fait bouger et installe la série thérapeutique de rêves, où son caractère anxigène et pathogène s'efface. L'établissement d'une série de rêves du sommeil, qui désamorce une image envoûtante, provient bien de l'inconscient. Mais puisqu'elle lève le refoulement, elle ne peut venir de l'inconscient refoulé. Ce processus thérapeutique inconscient est le produit de l'inconscient créatif. Reconnaître la positivité d'une partie de l'inconscient bouleverse à la fois la métapsychologie et la pratique de la cure. La susciter, s'en faire une alliée et prendre appui sur elle donne tout son sens à l'analyse rêve-éveillé.

Bibliographie

- DEJOURS C., *Le corps entre biologie et psychanalyse*, Payot, 1986.
DESCAMPS M-A., « Surmoi et sens des valeurs », *Études psychothérapeutiques*, 78, déc. 1989, p. 263-268.
DESOILLE R., *Exploration de l'affectivité subconsciente par la méthode du rêve-éveillé*, éd. d'Artrey, 1938. FREUD S., *Métapsychologie*, Payot, 1968.
FREUD S., *Introduction à la psychanalyse*, Payot, 1965. LACAN J., *Écrits*, Seuil, 1966.
MAC INTYRE A.C., *L'inconscient, analyse d'un concept*, PUF, 1984.
MONTRELAY M., « Le double statut flottant et fragmentaire de l'inconscient », in CAZENAVE M., *Sciences et symboles*, Albin Michel, 1986.
WILBER K., « Un modèle évolutif de la conscience », in WALSH et VAUGHAN, *Audela de l'Ego*, La Table ronde, 1980.
WILDOCHER D., « Le visuel et l'imaginaire », in *Psychanalyse des arts de l'image*, éd. Clancier-Guénaud, 1981, p. 155-164.

Résumé

L'image envoûtante peut être étudiée à partir du fantasme, mais son devenir pose bien des questions. L'étude de trois séries de rêves du sommeil, apparues lors de trois cures, montre qu'un processus thérapeutique peut s'établir dans l'inconscient. Comme il ne peut provenir du refoulé, il doit être attribué à l'inconscient créatif. Admettre son existence bouleverse à la fois la métapsychologie et la pratique de la cure.

Mots clés

Inconscient - image - fantasme - inconscient créatif.

Summary

The spellbinding image can be studied from the fantasm, but its evolution raises a lot of questions. The study of three series of sleep dreams, appeared during three therapies, shows that a therapeutic process can be established in the unconscious. As it cannot come from the repressed, it must be attributed to the creative unconscious. To admit its existence leads to a

drastic change in both metapsychology and the practice of the therapy.

Key words

Unconscious - Image - Fantasm - Creative unconscious.